

2) Georges Orwell (1903-1950)

Indications biographiques :

Eric Blair naît en 1903 à Motihari en Inde, où travaille son père, mais rejoint dès 1904 l'Angleterre avec sa mère. Il est mis en pension de 1911 à 1916 dans une école censée préparer à l'entrée dans une « public school ». En 1917, il entre à Eton, où l'on pratique le « fagging » (p. 58), et où il est plutôt un mauvais élève. En 1922, plutôt que de continuer des études, il s'engage dans la police birmane dont il démissionne en 1927. C'est le moment où il commence à écrire, des romans et des articles. Il fait alors plusieurs « métiers » (plongeur à Paris, professeur dans des écoles privées, cueilleur de houblon...). En 1936, il se marie avec Eileen O' Shaughessy (avec elle ils achèteront une épicerie), part en Espagne, comme correspondant, et participe aux côtés du POUM à des combats. Blessé, il revient en Angleterre. En 1940, il rejoint les « volontaires pour la défense locale ». En 1944, ils adoptent un enfant, Richard. Il écrit « *La ferme des animaux* ». Eileen meurt en 1945. En 1948, il termine « *1984* ». Il se marie avec Sonia Brownell en 1949 et meurt en 1950.

Même si Georges Orwell a écrit que « toute vie, vue de l'intérieur, ne saurait consister qu'en une série de défaites trop humiliantes et trop consternantes pour qu'on puisse seulement les contempler » (S. Leys, p. 18), connaître sa vie est important car son œuvre se nourrit des expériences qu'il a pu faire. Ces expériences sont pour lui l'occasion de ce que S. Maltère appelle une « révolution intérieure » (p. 200) ce que d'autres appelleront expérience spirituelle. Au nombre de ces expériences, il faut compter les années passées à l'internat de Saint Cyprien, son expérience de policier en Birmanie, son exploration du monde des vagabonds, déclassés, mineurs (Paris, Londres, Wigan...), sa présence aux côtés du POUM durant la guerre d'Espagne, ses fonctions de « volontaire de la défense locale » durant la seconde Guerre.

Ainsi dans « *Tels, tels étaient nos plaisirs* », il relate son expérience à Saint Cyprien (p. 32, 34, 35, 37).

Sa vie en Birmanie lui donnera l'occasion d'écrire entre autres « *Une histoire birmane* », « *Comment j'ai tué un éléphant* », « *Une pendaison* ». Mais surtout c'est là qu'il pourra comprendre, en négatif, ce que serait une « société décente » (p. 83). Lui-même participe de cette violence faite à la population birmane (p. 102, 103, 111). Deux faits notamment eurent pour lui valeur d'expérience décisive : en tant que policier il assiste à une pendaison (p. 111), un autre jour il est requis pour tuer un éléphant devenu violent (p. 112). C'est donc l'effet

produit par ce qu'il a pu observer et accomplir du fait de sa condition de policier anglais dans un pays colonisé qui va le conduire dans un premier temps à prendre en haine et l'impérialisme anglais et la place qu'il y occupe (p. 118, 119) et dans un second temps à demander sa démission.

Ceci va aussi permettre de comprendre pourquoi il va ensuite faire l'expérience inverse, celle des opprimés, non pas pour adopter leur condition dans un état d'esprit sacrificiel, mais pour pouvoir en faire le point de départ de son œuvre littéraire. Ce qui lui fournira la matière de « *Dans la dèche à Paris* (p. 132, 133) et à Londres (p. 140, 141), *Le quai de Vigan* (p. 178, 179, 180...). Un jour il va même jusqu'à provoquer des policiers pour passer Noël en prison plutôt qu'à l'asile (p. 143).

En même temps sa petite histoire rejoint la « grande histoire » et il fait l'expérience de la montée du fascisme, en Allemagne, en Espagne, mais aussi dans une moindre mesure en Angleterre (p. 182). Ce qui l'amène à partir en Espagne. « Ce fascisme, il faut bien que quelqu'un l'arrête » (il dit aussi : «Après tout, il n'y a pas tant de fascistes que ça dans le monde ; si on en tuait chacun un... »).

L'Espagne lui est pour lui l'occasion de faire une double expérience, celle de ce qu'il appelle « le socialisme » (p. 200, 210) et celle du totalitarisme stalinien (p. 207, 202). « J'ai vu des choses prodigieuses, et enfin je crois vraiment au socialisme, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant » (cité par S. Leys, p. 62).

Remarquons que « socialisme » et « stalinisme » correspondent à des expériences, à des conduites, à des manières de vivre, plus qu'à des doctrines ou des théories, comme le montrent les citations précédentes. S'agissant de Marx, Simon Leys affirme qu'« Orwell ignorait le marxisme » (*Orwell ou l'horreur du politique*, p. 66). Anecdote : en 1937, de retour d'Espagne, Orwell achète des chèvres, un coq qu'il appelle Ford, et un chien qu'il appelle Marx. « Nous l'avons appelé Marx... pour nous rappeler que nous ne l'avons jamais lu, mais maintenant que nous l'avons un peu découvert, nous ressentons une telle aversion personnelle envers l'homme que nous ne pouvons pas regarder le chien en face quand nous lui parlons » (cité par S. Maltère, p. 208).

Avant l'entrée en guerre de l'Angleterre, il était plutôt pacifiste, proche de la position de l'ILP, mais s'assume « patriote ». « Si l'on fait obstacle, dans un camp, à l'effort de guerre, on favorise automatiquement l'effort de guerre de l'adversaire » (Id. p. 231). Mais sa participation à l'effort de guerre (ex. émissions de radio, articles...) le conduit à voir de plus près les empiètements sur les libertés justifiés par les impératifs de sécurité. Il est sensible à l'emprise exercée par le ministère de l'Information, notamment en ce qui concerne les

pressions exercées sur les éditeurs. « Ce genre d'intervention constitue un symptôme inquiétant » (Id. p. 250). « ... le véritable ennemi, c'est l'esprit réduit à l'état de gramophone, et cela reste vrai que l'on soit d'accord ou non avec le disque qui passe à un certain moment » (Id. p. 250). → Si Simon Leys a sans doute raison d'écrire que « c'est donc l'Espagne qui a définitivement confirmé Orwell dans son double engagement : pour le socialisme, contre le totalitarisme » (S. Leys, p. 62) – c'est aussi ce qu'écrit S. Maltère (p. 211) -, contrairement à ce que l'on affirme quelquefois, l'arrière-plan de *1984* et de sa critique du totalitarisme n'est pas seulement l' U.R.S.S. mais c'est aussi l'Angleterre pendant la guerre.

D'ailleurs sa critique du présent a tendance à s'amplifier en critique de la modernité (p. 266), rejoignant en cela d'autres penseurs (Adorno, Anders...).

Cette critique de la modernité prend la forme d'une critique du machinisme dès lors qu'il est associé à la notion de progrès :

« La vie vaut davantage la peine d'être vécue grâce au chant d'un merle, au jaune d'un orme en octobre ou à quelque autre phénomène naturel... je pense qu'en conservant l'attachement de son enfance à des réalités telles que les arbres, les poissons, les papillons et... les crapauds, on rend un peu plus probable la venue d'un avenir pacifique et honnête, et qu'en prêchant la doctrine selon laquelle il n'est rien d'admirable hormis l'acier et le béton, on contribue à l'avènement d'un monde où les êtres humains ne trouveront d'exutoire à leur excédent d'énergie que dans la haine et le culte du chef » (*Quelques réflexions sur le crapaud vulgaire*, cité par E. R. p. 96).

S'agissant de la nourriture moderne industrialisée, il écrit qu'elle est une « saleté qui vous explose dans la bouche » (E. R. p. 66).

Il faut cependant mettre cette phrase en relation avec le contenu d'un autre texte, *Un peu d'air frais*. George Bowling se demande ce qu'il peut faire des 17 Livres qu'il a gagnés aux courses. Il pense retourner à Binfield-le-Bas, petite ville liée à son enfance :

« C'était comme si je venais de respirer un peu l'air pur de l'année 1900. (un monde où il « faisait bon vivre », marqué par la pêche comme métaphore de l'enfance... et de l'anti-modernité : « Dès que vous pensez à la pêche, vous pensez à des choses qui n'ont plus rien à voir avec le monde moderne... C'était avant la radio, avant les avions, avant Hitler. Il y a quelque chose d'apaisant jusque dans le nom des poissons anglais. Ce sont des noms résistants, solides. Les hommes qui les ont forgés n'avaient jamais entendu parler des mitrailleuses, ils ne vivaient pas dans la terreur d'être mis à la porte, ne passaient pas leur vie à avaler de l'aspirine, à aller au cinéma, et à se demander comment échapper au camp

de concentration... je parle de ce qu'on éprouvait alors : le sentiment d'avoir le temps devant soi »... A partir de la guerre, au contraire, «on avait le sentiment d'être pris en charge par *une énorme machine* » qui « s'était emparée de vous et pouvait disposer de vous à sa guise ».

La « machine » ne se réduit donc pas à ce qui est désigné ainsi, ce terme désigne tout l'environnement artificiel lié à la modernité, produit à l'occasion de la guerre, mais qui a subsisté celle-ci achevée.

Avant d'aller à Binfield, Georges Bowling rend visite à un ami professeur de latin et de grec : « J'avais envie de parler de la sale période qui se prépare, ou ne se prépare pas, des chemises noires ou brunes et des forces mécanisées de l'Europe de l'Est qui allaient fondre sur la vieille Angleterre ».

Mais son ami est indifférent à la situation nouvelle et voit en Hitler « un dictateur comme le monde en a tant vu » (E. R. p. 68). Alors que Bowling pense que Hitler et Staline « ont en tête quelque chose de nouveau... quelque chose qui ne s'est encore jamais vu ; les *hommes mécanisés*, qui pensent par slogans et parlent par balles, arrivent sur nous »).

Ensuite Bowling retourne à Binfield, où il ne retrouve rien de son passé. « Tout n'est qu'indifférence : la tombe des parents, les anciennes connaissances, les commerces familiers. C'était justement pour ne plus penser à la guerre que j'étais venu ici. Mais comment ne plus y penser, hein ? Elle est dans l'air qu'on respire ». « Refaire surface, respirer un air d'enfance ! mais il n'y a plus d'air ». L'air est celui de la guerre, il est respiré par tous les « gens ordinaires », qui savent que « tout ça peut arriver » (cité par E. R. p. 68, 69).

Face à la modernité et à l'imminence de la guerre, qui en est la forme la plus visible, Orwell est tout sauf un nostalgique passéiste. Simplement sa critique du capitalisme ne se réduit pas à une critique de l'exploitation. C'est ce qui l'empêche de trouver un aspect positif au « rôle révolutionnaire de la bourgeoisie », en ce qu'elle aurait dissous « les rapports sociaux, traditionnels et figés, avec leur cortège de conceptions et d'idées antiques et vénérables » (Marx, *Manifeste*...p. 34). Selon Orwell « le capitalisme est néfaste par nature... il est responsable, en conséquence, de certaines dégradations de la vie humaine. La décadence de notre langue, la vulgarité hideuse de nos vêtements, nos mauvaises manières, la disparition de l'art populaire sont des symptômes de cette dégradation » (E. R. p. 65). Et il serait catastrophique de voir dans ces manifestations d'une prétendue culture de la transgression, les signes avant-coureurs d'une nouvelle culture. A procéder ainsi, on encourage les membres de la classe moyenne, comme le professeur de grec, à être sensibles aux slogans démagogiques ou fascisants.

On voit donc que pour Orwell les « idées » sont des productions humaines difficiles à maîtriser, souvent dangereuses, dans la mesure où elles sont les instruments privilégiés d'un groupe social, les intellectuels, qui occupent dans la société une position instable et ambiguë. Ambiguïté qui les rend sensibles aussi bien aux sirènes fascisantes qu'aux sirènes stalinienne, selon qu'ils voient leur position sociale menacée ou qu'ils espèrent exercer un rôle à la mesure de l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, dans une société socialiste qu'ils voient comme la solution politique qui permettra de « transformer leur déclassement en domination » (E. R. p. 37).

Ce à quoi il est sensible, c'est à la menace qui pèse sur la « civilisation », comme si pour lui l'alternative était « société décente ou barbarie », étant entendu qu'il faut trouver une conduite politique qui permette de préserver toute la part de civilisation contenue dans la notion de société décente, représentée par la culture de son ami professeur de grec et de latin, sans céder pour autant, comme ce dernier, à la tentation fasciste ni rejeter ce qui fait le charme de l'héritage « humaniste ». La « société décente » devra donc reposer sur l'alliance de la classe ouvrière et de la classe moyenne, sous peine de voir celle-ci se rallier au fascisme.

« Le socialisme ne peut prendre corps que si ' les intérêts de tous les exploités se rejoignent', qu'ils soient de la classe ouvrière ou de la classe moyenne paupérisée » (E. R. p. 40).

Quelles conclusions pouvons-nous tirer concernant les notions de « société décente », « the free, equal and decent society » (*I. A. S.*, p. 167), et de « common decency », ?

D'abord l'idée que Georges Orwell refuse le dogme libéral selon lequel la politique et le droit doivent être « moralement neutres », le droit consistant à aménager un espace de coexistence des intérêts privés égoïstes. Ce que lui ont appris ses expériences auprès des «démunis, des oubliés, des humiliés c'est qu'il y a une vertu « des gens ordinaires » (à comprendre en deux sens, la vertu des « gens de peu » (P. Sansot), une vertu non héroïque). « Mon principal motif d'espoir pour l'avenir, tient au fait que les gens ordinaires sont toujours restés fidèles à leur code moral » (cité par J.C.M., *Orwell éducateur*, p. 94). Orwell parle aussi de « la civilité quotidienne des travailleurs et des humbles » (Id. p. 95).

J. C. Michéa fait le rapprochement avec la définition de l'anarchisme donnée par André Prudhommeaux en 1956 :

« L'anarchisme c'est d'abord le contact direct entre l'homme et ses actes ; il y a des choses qu'on ne peut pas faire, quel qu'en soit le prétexte conventionnel : moucharder, dénoncer,

frapper un adversaire à terre, marcher au pas de l'oie, tricher avec la parole donnée, rester oisif quand les autres travaillent, humilier un 'inférieur' etc. ; il y a aussi des choses qu'on ne peut pas ne pas faire, même s'il en résulte certains risques – fatigues, dépenses, réprobation du milieu, etc. » (Id. p. 121).

On peut mettre ce genre de propos en relation avec ce qu'écrit Marx dans le *Manifeste*, lorsqu'il écrit que « les prolétaires n'ont rien à sauvegarder qui leur appartienne ». Selon Prudhommeaux, comme selon Orwell, ou Michéa, il y a quelque chose comme une tradition morale, chez les prolétaires, mais pas seulement, qui ne relève pas de la « sentimentalité petite bourgeoise ».

Le fait que sur ce point (« il y a des choses qu'on ne peut pas faire » et cela constitue une tradition à la fois ouvrière et anarchiste) peut expliquer qu'on ait fait de Georges Orwell un « anarchiste tory ».

Il faut cependant préciser ce qu'est cette « décence », qui sert à qualifier aussi bien la conduite que la société.

Certes, on l'a vu, elle s'oppose à la fois aux « valeurs » libérales telles que l'égoïsme et la réussite («A ce moment là, l'échec seul me paraissait vertueux. Toute idée de progrès personnel dans la vie, l'idée même de 'réussir' suffisamment pour arriver à gagner quelques centaines de livres par an, me semblait spirituellement hideuse... », S. M. p. 119) sur lesquelles se règlent les conduites individuelles, et à certains aspects des mesures étatiques qui empiètent sur la vie privée et la liberté au nom de la sécurité. Ces « choses qui ne se font pas », cela vaut pour les individus comme pour les gouvernements.

Ce qui implique que la critique de l'égoïsme ne se fait pas au nom d'un altruisme qui impliquerait l'effacement de toute dimension égoïste, dans une perspective sacrificielle d'oubli de soi. Cet aspect de la position d'Orwell a été souligné aussi bien par Simon Leys, auteur de « *Orwell ou l'horreur de la politique* » que par Jean-Claude Michéa.

« Si les limites de la démocratie 'représentative' contemporaine sont devenues désormais évidentes (une véritable souveraineté populaire est impensable là où la représentation des autres peut devenir un métier et fonder des carrières), certains radicaux semblent oublier, à l'inverse, qu'une démocratie directe intégrale est nécessairement liée à des manières de vivre assez peu attirantes pour un individu normal. Oscar Wilde notait ainsi que sa seule véritable objection à l'endroit d'une société socialiste est qu'elle devrait exiger de chacun 'un trop grand nombre de réunions après dîner'... C'est en ce sens précis que Simon Leys a pu parler de l' « horreur » qu'Orwell éprouvait instinctivement pour la politique. Si ce dernier

s'est autant impliqué dans cette activité, jusqu'à risquer sa vie sur le front espagnol, cela a toujours été dans l'intention première de protéger d'abord les valeurs non politiques de l'existence humaine. Et, en effet, comme le conclut magnifiquement Simon Leys, 'dans l'ordre normal des priorités, il faudrait quand même que le frivole et l'éternel passent avant le politique » (J. C. M., *Orwell éducateur*, p.22). Une société décente, c'est une société où la dimension politique de l'existence n'occupe pas toute la place.

Si son opposition au totalitarisme se nourrit de sa double expérience (guerre d'Espagne, Angleterre pendant la guerre), ce qu'il rejette dans certains aspects du socialisme, malgré son adhésion au mot lui-même, c'est le fait qu'il ne s'adresse pas à ce que Michéa appelle l'individu normal. Lorsqu'il parle, à propos de la « common decency » de la vertu des « gens ordinaires », il faut donner à « ordinaires » deux significations : c'est la vertu des « travailleurs et des humbles », mais c'est aussi une « vertu » (si l'on peut dire) non héroïque, non sacrificielle.

D'où ses sarcasmes à l'endroit de certaines conduites liées au socialisme. Ainsi la manière dont il parle de ce socialisme qui avait le don d' « attirer par une attraction magnétique tous les buveurs-de-jus-de-fruits, les nudistes, les illuminés en sandales, les pervers sexuels, les Quakers, les charlatans homéopathes, les pacifistes et les féministes d'Angleterre » (Cité par S. Leys, p. 23).

D'où aussi ses critiques acerbes dirigées contre les intellectuels socialistes, souvent sensibles à l'interprétation totalitaire du marxisme :

« Le 'vœu secret' de l'intelligentsia 'russophile' en Angleterre est 'la destruction de la vieille version égalitaire du socialisme et l'avènement d'une société hiérarchisée où l'intellectuel puisse s'emparer du fouet' » (E. R. p. 37).

Ou encore :

« Il n'est pas nécessaire pour être corrompu par le totalitarisme, de vivre dans un pays totalitaire » (E. R. p. 86).

D'où enfin certaines apparences de contradiction , comme le montrent ces deux affirmations :

A propos du socialisme : « Ce qui attire le commun des hommes au socialisme, ce qui fait qu'ils sont disposés à risquer leur peau pour lui ; la 'mystique' du socialisme, c'est l'idée d'égalité ; pour l'immense majorité des gens, le socialisme signifie une société sans classes, ou il ne signifie rien du tout. Et c'est à cet égard que ces quelques mois passés dans les milices

ont été pour moi d'un grand prix. Car les milices espagnoles, tant qu'elles existèrent, furent une sorte de microcosme d'une société sans classes » (S. Maltère, p. 200, à rapprocher de H. Arendt, préface de *Crise de la culture*).

A propos du vote britannique en 1945 (victoire des travaillistes), S. Maltère écrit : « ce que les gens ont exprimé dans leur vote, ce n'est pas l'adhésion au socialisme ni même le vœu d'une 'révolution violente', mais bien leur désir d'obtenir « le plein-emploi, du lait gratuit pour les enfants dans les écoles, des retraites de 30 shillings par semaine et, d'une manière générale, que l'ouvrier soit traité équitablement » (p. 262).

Contradiction sans doute apparente seulement. Il semble que le socialisme d'Orwell soit un socialisme où la dimension « mystique » soit sinon absente, du moins contenue, comme ce qui entraîne « le commun des hommes » à « risquer leur peau pour lui » était aussi ce qui pouvait les entraîner à faire peu de cas de la peau des autres. D'où sa conception du socialisme :

« La tâche des gens intelligents est non de rejeter le socialisme mais de s'employer à l'humaniser... Notre devoir est de combattre pour la justice et la liberté ; socialisme signifie précisément justice et liberté, une fois qu'on l'a débarrassé de toutes les sottises qui l'encombrent. C'est sur ces valeurs essentielles, et sur elles seules, que nous devons fixer notre attention. Rejeter le socialisme simplement parce que tant de socialistes, individuellement sont des gens lamentables, serait aussi absurde que de refuser de voyager en chemin de fer parce qu'on n'aime pas la figure du contrôleur » (S. Leys, p. 71).

A quoi pourrait ressembler ce « socialisme démocratique, humanisé » ? Orwell nous donne la réponse :

« Ce gouvernement ne sera pas doctrinaire, ni même logique. Il abolira la Chambre des lords mais maintiendra vraisemblablement la monarchie. Il laissera un peu partout subsister des anachronismes et des absurdités, il conservera le juge avec sa ridicule perruque et le lion et la licorne sur les boutons des uniformes militaires. Il n'instaurera pas une dictature de classe explicite. Il se regroupera autour du vieux parti travailliste et trouvera un soutien de masse dans les syndicats, mais il saura aussi entraîner à sa suite la plus grande partie de la classe moyenne et bon nombre de jeunes bourgeois... Il restera fidèle à la tradition de compromis et restera persuadé que la loi est au-dessus de l'Etat. Il fusillera les traîtres, mais seulement à l'issue d'un procès en règle où certains seront peut-être acquittés. Il écrasera promptement et brutalement toute rébellion ouverte mais admettra les critiques verbales et écrites. Il y aura encore différents partis politiques, et les sectes révolutionnaires continueront à diffuser leurs journaux sans plus de résultat qu'auparavant. Il séparera rigoureusement l'Eglise et

l'Etat mais ne persécutera pas la religion. Il gardera un respect diffus pour la morale chrétienne et il lui arrivera même de parler de l'Angleterre comme d'un 'pays chrétien' ... Il fera preuve d'une capacité à assimiler le passé qui stupéfiera les observateurs étrangers et les amènera parfois à se demander s'il y a bien eu une révolution en Angleterre. Mais n'empêche qu'il aura réalisé l'essentiel. Il aura nationalisé l'industrie, resserré l'éventail des revenus, mis en place un système d'éducation sans privilèges de classe... Il n'aura pas pour but de démanteler l'empire mais de le transformer en une fédération d'Etats socialistes débarrassés non pas tant du drapeau britannique que de l'usurier, du rentier, du fonctionnaire anglais obtus et stupide... Il combattra de telle manière que, même s'il est vaincu, son souvenir sera une menace permanente pour le vainqueur, comme le souvenir de la Révolution française l'a été pour l'Europe de Metternich. Il inspirera aux dictateurs une crainte sans commune mesure avec celle que peut inspirer l'actuel régime britannique, sa puissance militaire serait-elle dix fois ce qu'elle est aujourd'hui » (E. R. p. 80).

Tout se passe comme si « l'humanisation » du socialisme consistait pour une part à conserver des aspects de ce qu'on appelle les « traditions nationales » auxquelles tiennent notamment ceux qui appartiennent aux « classes moyennes », sauf à les voir se tourner vers les partis d'extrême-droite. A rapprocher de ce que disait Marc Bloch de l'imaginaire français (sacre des rois à Reims et fête de la Fédération).

Mais il faut aussi « humaniser » le socialisme, c'est-à-dire maîtriser ce qui en constitue « la mystique », de façon à en prévenir la tentation « sacrificielle ».

C'est une idée qu'on trouve aussi chez Marcel Mauss.